

Conversation avec Aura Xilonen

Vous avez publié ce roman à dix-neuf ans : quand avez-vous commencé à écrire ?

C'était pendant des vacances chez ma tante en Allemagne, vacances qui ont duré plus longtemps que prévu car mon frère avait perdu les billets retour. Nous sommes donc restés clandestinement. Ma tante m'obligeait à écrire quotidiennement une lettre à ma famille au Mexique. C'était une torture au début, puis j'ai fini par y prendre goût. Quand j'ai commencé à rédiger *Gabacho*, cela faisait déjà huit ans que j'écrivais tous les jours. C'était devenu une habitude comme pour les gymnastes ou les tennismen : quand ils ont dix-sept ans et qu'ils deviennent champions, ils s'entraînent déjà depuis quinze ans. L'écriture, c'est la somme de tous les entraînements et chaque exercice doit être meilleur que le précédent.

Et d'où vous vient cette incroyable capacité à jouer avec les mots ?

Enfant, mon oncle me disait que les mots étaient faits pour être utilisés, pas pour être jetés aux oubliettes. Un jour, il m'a donné une tâche qu'il considérait essentielle à mon éducation : lire tout le dictionnaire, à raison d'une lettre de l'alphabet chaque semaine. Selon lui, même les écrivains connus ne l'avaient pas lu, d'où leur vocabulaire si pauvre. Et donc, comme mon personnage, je me suis esquivé les yeux à le lire. Je ne savais pas trop ce que j'en ferais, mais avec le temps, j'ai appris qu'il reste toujours quelque chose de ce qu'on a lu, et que tôt ou tard ça finit miraculeusement par servir. Pas tout bien sûr, parce qu'il y a des choses qu'on oublie. La mémoire est oublieuse par nature...

Pourquoi avoir choisi comme héros un clandestin ?

Vivre pendant des mois dans la clandestinité, c'est suffisant pour commencer à avoir peur que quelqu'un

viens te toquer à ta porte et que tu n'aies nulle part où te cacher. Mais cette expérience s'est transformée en découverte de l'altérité. L'Allemagne que j'ai connue, c'est plusieurs Allemagnes. J'ai eu des amis arabes, africains, asiatiques, européens. Cela m'a permis de comprendre que ladite « mexicanité » ne peut pas être quelque chose d'uniforme. Il n'y a pas un Mexique, mais des Mexiques. C'est donc sur ces autres Mexicains qui migrent aux États-Unis à la recherche du rêve américain, ceux qui ont vidé des villages entiers où n'habitent plus que des femmes dans l'attente de leur retour, que j'ai décidé d'écrire.

Et qui vous a inspiré ce personnage ?

Mon grand-père ! Lui aussi s'appelait Liborio. C'était un homme très brillant, un migrant, qui me racontait des histoires extraordinaires. Il a été journaliste, photographe, boxeur, dramaturge. Lorsqu'il est tombé malade et qu'il s'est retrouvé paraplégique et privé de l'usage de la parole, je me suis dit : « C'est trop triste que ses histoires, qui étaient absolument géniales, disparaissent dans l'oubli et que mes enfants et mes petits-enfants ne sachent rien de lui. » Alors je me suis mise à écrire ce roman.

Néologismes, ingléñol, argot : vous n'avez pas eu peur qu'on ait du mal à lire votre roman ?

Si le lecteur ne comprend pas un mot, il peut lire entre les lignes et tenter de lui donner un sens, peu importe si c'est le bon. C'est exactement comme ça que mon Liborio voit la vie et tisse son propre discours. Quand il manque de mots, il élargit le champ du dictionnaire et réinvente ce qu'il veut dire.

Extrait

Je voulais juste fuir et rêver, quel rêve, bordel, me tirer et passer de l'autre côté. Du coup, quand j'ai chopé une insolation après avoir marché des heures dans le désert, eh ben, j'ai bu ma sueur, et après avoir marché encore plusieurs heures, j'ai bu ma pisse ; c'est que j'ai traversé tout seul, moi, comme un brave.

« Bon, m'avait dit un "dos mouillé", un de ces migrants clandestins à la frontière côté Mexique, tu dois traverser tout droit, mais dès que tu vas commencer à nager, le courant avec ses petits tourbillons, il va t'entraîner et tu vas te retrouver à perpète. Du coup, dès que tu repères genre un arbre tombé, tu t'accroches à lui, parce que si tu t'accroches pas, t'es bon pour l'autre monde. »

Voilà comment que je me suis jeté à l'eau, zou, en caleçon, après avoir fourré mes fringues dans un sac en nylon. Je me suis mis à nager, lentement au début, parce que le type, il m'avait prévenu : « Surtout, te presse pas, c'est le meilleur moyen de clamer. » Le courant devenait de plus en plus puissant, ça faisait des couches et des couches de mousse verte, au point que même mes yeux étaient devenus verts. Puis le courant est devenu vraiment violent. J'ai vu l'arbre s'approcher, passer, puis se retrouver derrière moi. Mais j'ai jamais pensé à me laisser crever.

AURA XILONEN



Gabacho

**La révélation
des lettres
mexicaines**

LIANA LEVI



Aura Xilonen est née au Mexique en 1995. Après une enfance marquée par la mort de son père et des mois d'exil forcé en Allemagne, elle passe beaucoup de temps chez ses grands-parents, s'imprégnant de leur langage imagé et de leurs expressions désuètes. Elle a seulement dix-neuf ans lorsqu'elle reçoit le prestigieux prix Mauricio Achar pour son premier roman, *Gabacho*. Aussitôt acheté à la foire du livre de Francfort par de nombreux éditeurs, il devient un succès avant même sa parution. Aura Xilonen étudie actuellement le cinéma à la Benemérita Universidad Autónoma de Puebla mais n'est pas près de s'arrêter d'écrire.

© Luis Mauleón Quimana Roo



Gabacho. Liborio n'a rien à perdre et peur de rien. Enfant des rues, il a fui son Mexique natal et traversé la frontière au péril de sa vie à la poursuite du rêve américain. Narrateur de sa propre histoire, il raconte ses galères de jeune clandestin qui croise sur sa route des gens parfois bienveillants et d'autres qui veulent sa peau. Dans la ville du sud des États-Unis où il s'est réfugié, il trouve un petit boulot dans une librairie hispanique, lit tout ce qui lui tombe sous la main, fantasmait, rencontre l'amour, et finit par devenir champion de boxe. Son récit, mené tambour battant, est tissé de souvenirs qui dessinent un parcours chaotique aussi douloureux qu'hilarant. Roman

picaresque moderne, *Gabacho* raconte l'histoire d'un garçon à la recherche de son identité. D'un quasi illettré qui dévore le dictionnaire et des livres savants. D'un jeune Mexicain qui découvre un monde qui ne colle pas avec sa culture natale et qui tente de se l'approprier, à coups de poing et de mots. Mêlant images poétiques, argot ancien et actuel, inglénoles et néologismes, ce roman à l'écriture ébouriffante propose une expérimentation drôle et inventive du langage.

La presse mexicaine parle de *Gabacho*

«*Aura Xilonen est sans aucun doute la révélation des lettres mexicaines.*» *lifeandstyle.mx*

«*Une langue originale et éblouissante.*»
El Universal

«*Une histoire de migrants, d'amour et de putains de bastons.*» *Reforma*

«*Rien n'est perdu! Il y a de vrais sujets dans la fiction mexicaine contemporaine.*»
La Jornada

Ses traducteurs parlent de *Gabacho*

«*Le défi le plus difficile en quarante ans de traductions de l'espagnol... Mais quelle merveille, ce roman!*»
Bruno Arpaia (traducteur italien)

«*Il m'aura fallu tordre le cou des mots, tour à tour les désosser ou les bichonner, pour tenter de rendre en français la voix sensible, cocasse et parfois hilarante de Liborio, le héros.*»
Julia Chardavoine (traductrice française)

Gabacho est un terme dérivé de l'occitan qui, à l'origine, désignait les Français pour les Espagnols. Mais au Mexique, il est très vite devenu synonyme de «gringo», c'est-à-dire toute personne américaine ou venue du Nord et parlant mal l'espagnol. Par extension, le «Gabacho» est aussi pour les Mexicains une façon de nommer le territoire américain. Liborio, le protagoniste du roman, tente de se convertir en gabacho en migrant de l'autre côté de la frontière.



Parution 19 janvier 2017

Collection «*Littérature étrangère*»

traduit de l'espagnol (Mexique)
par Julia Chardavoine

368 pages, 22 euros
ISBN 978-2-86746-880-3

Éditions Liana Levi
1, place Paul Painlevé, 75005 Paris
Tél.: 01 44 32 19 30
editions@lianalevi.fr
www.lianalevi.fr

Presse: Amélie Dor
Librairies, salons: Élodie Pajot